

Pascal Leray

Carnet sans séjour

décembre 1991

Préambule

Ceci n'est que la multitude de mes revenances d'en un lieu qu'on nommera l'Enfer par commodité. Voyage sans fin, sans repos ! Qui vous vieillit d'une façon telle que votre souffle s'amenuise à mesure qu'il se fait bruyant et odorant, vous empêche de dormir et vous resteriez des heures à épier, dans sa continuité, ce premier cycle sans fin - et cependant sans lendemain. A regarder où l'imbécile vous condui. Au rythme syncopé de vos pas.

Réalité insensée, sans doute. Et je parle bien de celle que j'ai dû embrasser avec tant de volupté, sans parvenir à en garder le souvenir, dissipé dans les secondes qui suivirent.

- Où étiez-vous à ce moment ?
- Je n'étais pas. L'ailleurs même ne m'a jamais connu.

- Autrement...
- On l'aurait su.
- Alors ?
- Voici ! A peine avais-je décidé d'en finir avec la lourde monotonie de mon mouroir, me levant de ma chaise atterrée, l'idée me vint sans même que je l'appelle de sortir pour m'écrier : "Où sont-ils, mes veaux d'or ?" Ils ne couraient ni dans les champs, dont j'avais l'image parfaite apparue sur mon mur ni dans la ville, puisque j'en revenais. Prudent, j'ai pris une échelle de corde et qu'ai-je fait ? Je m'en suis vêtu pour sortir.

Sur ces sentiers instantanés, j'ai erré plus que de raison. Mais allons ! Ainsi est-ce. Je voulais voir le monde. Je tournais la tête, regardant partout autour de moi, exalté de voir la vie grouiller partout autour. J'étais certain de percevoir. Mais un piaf a dû me percuter et m'a ôté un oeil.

Je n'ai pas crié. J'ai simplement singé que toute méditation était devenue futile, mensongère et j'ai voulu

rejoindre la ville. Je me suis mis à courir mais je perdais tout mon sang, au point qu'avant le crépuscule, je dus mettre à nager et que la nuit finit par me noyer dans ses flots mitigés. Les étoiles semblèrent d'abord briller d'une splendeur écarlate. Mais lourdes et spongieuses, elles tombèrent une à une en météores sur ma pauvre tête. Bientôt assommé, je me suis laissé dériver jusqu'aux abords de la ville.

De nouveau, je n'avais pu toucher le ciel. Fruit d'un regard transmis à l'infini, multiplié en un geste, seule demeura la sensation fervente d'effroi.

Ceci n'est qu'un propos introductif. Lorsque cette introduction se sera achevée (en toute bonne conscience), peut-être le propos auquel je l'eusse voulu soumettre n'aura-t-il plus lieu d'être ? Peut-être que si, qu'en sais-je ? C'est tout de même un propos irrégulier : propos de mots.

Que j'ouvre la fenêtre en grand pour humer la douce odeur du sang d'un soir,

qu'exhale la terre grasse, humide, qu'en restera-t-il ? Pas un mot - et mes esquisses sont fades. Je ne voulais pas manquer ceci, pourtant.

J'avais tout entrepris pour en capturer la sensation. Ceci est, parmi ce que je ne suis jamais sûr de retrouver au lendemain. Mais contraint d'y revenir, je dois sans cesse repartir avec mon époussette en main. Hors des sentiers battus, hors des grands-routes de la logique.

En revenant à moi, soyez-en sûrs, je rirai de ma propre folie. Et cependant, la sensation demeure.

*

Mon absolu s'est échoué
comme un navire avec lenteur.
Nos derniers liens se sont rompus
dans une extrême puanteur.

Je ne suis rien d'autre que
j'imagine.
Mon idéal avec douleur
a vu ses voiles se déchirer.

Baignant gamin les pieds dans
l'eau
je me masturbe bouche bée.
Toutes mes larmes sont tombées
avec mes rêves de matelot.

*

Pour le citadin qui de sa rue se
délasse,
dévêtu des soupirs et des rires qui de
soi
l'endormaient la veille et lorsqu'il
repose son somme
à côté d'un abat-jour déjà surpris
d'être dimanche et inutile,
son premier oeil se plaint,
emporté mais par mégarde au loin par
la lueur dont l'azur, envahi déjà,
s'émerveille et qui
le répercute avec son reflet sur
sa fenêtre puisqu'elle jaillit encore
du dehors, où
d'immatriculées Divine créatures
véhiculent
de sombres pensées qui
le troublent dans son délasserment.
D'incontinents sifflements perturbent sa
retraite
et l'autre oeil se ferme.
L'esprit, obscurci pour un temps, se

Retourne sur la question.

Toujours suprêmes, les ébats qui
Suivent la rencontre et qui
Heurtent dans la proximité
De l'éloignement.

*

Le ciel, quant à lui, n'est pourtant pas
si haut.

Si j'enterre la veille,
sans qu'aucun de mes mots ne le déchire,
s'il rejoint

nos murs, s'il égaille sa triste prose
prêts à le recueillir,
frémissant corps à la fenêtre
sur mon lit
j'entends,
parmi la ville, un battement de cil.

A quelques milles que ma fenêtre ignore,
mille corps sans être se résignent
à l'art d'une petite mort.
Les lèvres closes je me signe.

Encore je l'entends qui, matinale
symphonie
de bruits épars et de soupirs,

d'une théière au doux sanglot
mais sans un mot, chante son ire.
Son requiem expire à flots

*

Parfois, ce sont de semblables impressions qui nous surprennent. On peut les oublier vite car elles ne sont que fugaces.

Le spectacle de la pluie, par exemple, ensorcelle celui qui s'y prête dans l'humeur d'une pièce aux angles étroits, dénuée et criante. La fenêtre de son oeil chantant vous bercera de sa vierge mélodie, gardant pour soi seule ses tourments.

Indicible mélodie qui vous rappelle, en éveil mais incertain encore du monde, à vos songes, évanescents à la lueur du jour. Vous vous levez et recherchez au moins un bris de veille sur le sol. Rien à faire, cependant. Resterait-il ceci que vous cherchez, il n'y aurait rien de moins certain. Moins que le souvenir d'un instant, le moment disparu par

ailleurs. Englouti dans les limbes de
fragiles songes.

Telle, la pluie ne se soucie d'où elle
vient, sans s'inquiéter où aller. Rien
n'importe et seule la musique paraît
encore pouvoir l'émouvoir sans que
jamais ne cesse le doux labeur de
distiller sa plainte.

*

Peste sur le monde ! Et, si cela arrive jamais, dès qu'il se sera sorti de ses piteux rêves de révolution, s'il lui venait la fantaisie d'en abolir l'injonction, alors peut-être je pourrais me lever et sortir d'ici.

En tout autre cas et malgré une mauvaise âme qui m'incite constamment à revenir lorsque je m'endors, je vois difficilement, malgré encore toute ma bonne volonté, comment au fond je pourrais sortir d'ici.

Parfois, c'est vrai, les circonstances pourraient m'y inviter. Ce parfois-là se méprend, semble-t-il. Je vois mal. C'est un peu de ma faute. Comment ? Je pourrais, si je le voulais, m'en aller. Cela n'a rien d'un problème. Ce n'est qu'une foutaise, n'allons pas lui donner une importance qu'il n'a pas !

Cependant, il me faut admettre, triste
Divinité, que la sensation même m'en
serait pénible. Aussi, je me préserve.
Qu'on me transforme en statue de
pierre ! On ne me fera pas sortir.

Paris, au regard d'une carte, ressemble
à l'impact d'une balle sur la poitrine
de cette contrée. Une blessure vive,
sanguinolente, grouillant de vers qui se
prolongent en artères sur cette
immensité autrefois vierge, condamnée
cependant depuis des mils et des mils.

Qu'un instant je songe l'ailleurs, je
vois aussitôt le loin qui s'offre à moi
dans une pose empruntée à ses lectures
érotiques et il se révèle viande. Le
monde, pour tout dire, se gausse de
l'ailleurs. A chaque lieu, semble-t-il
me crier dans les oreilles, suffit sa
peine.

*

Je vois mal ce qui me ferait sortir.
Alors je prie, une pierre dans la main,
la sculptant fleur de ma sueur
suprême.

*

Hier les corridors du métro ont connu une effervescence particulière. En descendant sur le quai, j'ai vu ce vieil homme qui marchait d'une canne hasardeuse et j'ai songé qu'elle ne le soutiendrait jamais, au moins parce qu'elle était fêlée et que lui-même, il nous souriait. Il répétait son salut à tous, prenant un air soucieux quand il les voyait descendre sur l'autre quai ou lorsque nos souffles nombreux s'égaillèrent. J'ai marché jusqu'au bout du quai et je me suis penché pour voir les tourments de la terre parmi la pénombre de ce long et sinueux tunnel. Je n'ai pas voulu tomber, non mais quelqu'un a posé une main froide et osseuse sur mon épaule et m'a incité à rester avec la foule, sur ce quai. Je n'ai rien entendu mais je n'avais pas envie de répondre, alors je lui ai demandé pardon. Il a dû répéter quelque

chose et je me suis tourné vers cet
autre voyageur qui fumait une cigarette.
Je lui en ai demandé une et à cet
instant, tout le monde s'est retourné à
cause du vacarme d'un nouveau train qui
arrivait. Sa gueule est apparue dans la
bourrasque d'un sifflement arrogant et
c'est l'instant que j'ai choisi pour
sauter.

*

Et l'on a connu un crime baroque
qui n'avait ni auteur
ni victime.
Certes n'avait-il plus aucune raison
d'être.
Lui restait sa raison d'être.

*

Hier.

Il me semblait avoir fait ce qu'il me restait à faire. A vrai dire, seule restait la lassitude. Il fallait qu'elle existe un peu plus que moi pourtant, si je n'en percevais pas le reflet dans le miroir. J'aurais pu lui parler mais je me suis contenté de mon visage impotent, fissuré. Je baissais les yeux sur ce corps mort. Lui poussaient des ailes mais des griffes aussi, ainsi qu'un mauvais sourire sur sa poitrine. Ai-je jamais paru, tel à ce veule animal qui gravit son désert grandissant ? Vautour dans un désert de salle.

Aujourd'hui.

La sérénité sans effigie : son humeur, on le sait, est plutôt vagabonde et si

sa main s'empare de la mienne avec
candeur, je dois tout de même me retenir
de crier. A mon tour, pourtant, je lui
souris. A ce moment, lui dis-je, nous le
pouvons, nous en aller.

*

Le bonheur serait d'être ici
quand le malheur serait ailleurs.
Pourtant Malher, secret ami
de l'indécis, du voyageur
acculé à la ville
n'est plus ici, beaucoup s'en faut !
Faut-il qu'il soit habile,
l'absent qui suscite ces mots.

*

Le poids d'une sottise paix intérieure, je le sens dans le quotidien de mes rêves. Les yeux lourds et tête basse, j'imagine ma rédemption faite de groseilles et de lard, dans un même plat d'argent, dans un plat percé où le suc des groseilles s'écoule sur la table, sur la vieille nappe blanche et fripée, trouée, dont le coton s'effiloche et qui se gonfle avec le vent. Une table ensoleillée où je m'assois, grisé par les flots de vins et de liqueurs tombés du ciel, tendant mon verre avec avidité, rassasiant ma gorge et m'étonnant qu'elle soit une si douce fontaine dont l'interminable cours chante en moi, épais et semblable à mon sang et je bois afin qu'ivre, j'oublie tout de ma peste solitude, afin de ne pas croire qu'elle la nourrit, ma sottise paix intérieure, que je la gave par moi-même de lard, de groseilles et de saint alcool. Puis je m'éveille de cet absurde

rêve où je promène mon ivresse dans mon antique vêtement grec, où je me prends à sculpter la perfection de mes traits, armé du dard d'une géante rose que j'arrachais, gamin, dans mes heures sombres d'humeur qui repoussait sans cesse au lendemain et dont le parfum m'enivra au point que je titube encore, je mets le feu à ma lourde toge et pose tant bien que mal un pied devant l'autre. Parvenu à l'évier, je vomis une sombre gerbe de flammes et je me mire, comme lumineux de mes dernières lueurs. A la fois nu et comme vêtu de mon caressant brasier, je le sens qui dévale sur mes épaules, sur mon torse, entre mes jambes et qui jaillit bientôt des paumes de mes deux mains. Vêtu de ces indécents flammes, je m'agenouille pieusement et prie. Matinale est ma ferveur. Elle ne se nourrit que de songes.

*

N'ayant jamais paru, un autre soleil
écorche ma vilaine couenne.
Je dresse la tête vers un oiseau.

Et le rouge-gorge disparaît derrière sa
chanson tiède. Sage comme une image,
figé dans son envol, monstrueux piaf qui
rit de honte.

Ce matin-là, je suis parvenu au seuil de
ma porte. Un millier de potirons avaient
envahi le jardin. J'ai marché droit
devant moi, des heures durant, écrasant
ces fruits mondains et parvenu au grand
mur protecteur, j'aurais pu m'arrêter
mais je l'ai traversé.

Je ne suis pas retourné de sitôt dans ce
vieil asile et le soleil ne m'aurait
jamais laissé dormir. Je ne pouvais pas
me perdre. Mes pieds saignaient du sang
des potirons. Je tombai à plusieurs
reprises, m'écorchais encore les pieds,

sans s'arrêter à aucun moment.

J'ai même marché sur l'eau. J'étais toujours certain d'entendre la chanson de cet oiseau mais il sifflait si doucement ! Sur cette mer, pourtant, je n'entendais que lui. Un corbeau s'était perdu mais il tournait autour de moi sans faire de bruit, s'excusant presque de son battement d'ailes. Peut-être m'a-t-il pris pour une île Je reviendrai !, ai-je dit et j'ai dressé la tête avec un air de défi.

Un autre soleil me blesse l'épaule : il m'éblouit. Et ce chant qui persiste, strident ! Mais l'oiseau disparaît. Je n'ai vu que son ombre.

*

Le souvenir de ces odeurs me laisse
 pensif
le temps aussi se laisse aller
et la fenêtre a un sourire en regardant
ces monts pliant sous l'érosion

/.../

*

Un sentiment que je sculpterai idée. Je
le savais imprécis alors mais il
s'affirmerait, joué de rire et de haine.

Se dressera l'image de domaines pâles et
semblables et d'une allée poussiéreuse,
endiguée par des cailloux. Je serai dans
une ville et grimperai aux lampadaires
pour voir les monts, fiers pics
élégamment pavés de neige.

Je retournerai à la poussière de la
cité, son aura fade comme une musique
divine. Sans doute, je vivrai ici et
devrai forniquer sur ces arpèges brisés,
forniquer sans discrétion.

Dans ce halo grandissant, dont j'avais
déjà la certitude. Dérivant au hasard de
ses rues, j'entendrai les cris de
l'herbe effarouchée loin devant moi. Je
me recroquevillerai alors sur un doux

rêve que j'avais fait : de le refaire,
j'implorerai.

Je ne parlerai plus que par sanglots,
sculptant ces fleurs de l'impression
comme le fruit de ma lueur, comme de
profonds coquillages où mon oreille
n'entend qu'une musique : de le refaire,
j'implorerai.

*

Les voyageurs marchaient, jusque vers l'est le plus rocheux et par-delà ces monts trop lourds et affaissés, là où leurs Dieux même ne sauraient jamais, les voyageurs poursuivaient avec leur folle espérance les routes qui d'être à peine se terrent. Sans doute, disaient ces longues barbes, notre marche ne connaîtrait ni fin ni même le repos du voyageur. Mais il leur restait qu'ils préserveraient par-delà la mort cette folle espérance. Tous marchaient autour d'elle, ne regardant ni la poussière qui voulut noyer leurs pieds jaunis, tordus, ni l'horizon.

Elle enfantait par mîls ces songes qui toujours les feraient parler car le mot, savaient-ils, se nourrit de poussière. Ainsi, grâce à elle, pouvaient-ils songer à leurs Dieux épouvantés, à l'Eden édenté qu'ils fuyaient. Par la douceur de son sourire, ils goûtaient un

peu de ce bonheur qui, jamais, ne leur
reviendrait tout à fait.

Il arrivait pourtant que, parmi eux,
l'un n'en puisse plus de se noyer en
songe doux. Celui-là se jetterait sur le
bord de la route ou se laisserait tomber
si elle s'étendait sur tout l'espace,
dévorant jusqu'au fragile horizon. Vain
de l'arracher aux convulsions dont il
deviendrait immédiatement la proie, on
lui jetterait un regard piteux et on
soufflerait à d'autres, qui s'en
approchèrent parfois quand, dans la
nuit, la gelure les mordait, que
lorsqu'un de ces songes se rompt et
qu'alors tout s'effondre et sans
discernement, soi-même on tombe (...)

*

Toujours je garderai le souvenir du début de ce siècle, comme il fut troublé par de monstrueux songes qu'on narrait au matin, dans le délice tremblant des pâles matinées d'hiver, encore bercé du tonnerre des bombardiers.

C'était la guerre, nous étions libres et le sentions. Nous étions libres comme des miséreux, libres d'évoquer nos songes comme nous les entendions, crépitants, rougeoyants, furieux et s'arrogeant les vierges plaines que, nous le savions, nous dévasterions par ailleurs avec candeur et volupté, croyant jouir de l'abîme qui n'était qu'éloigné.

Je me souviens de ma belle mort, blonde avec ses yeux si clairs. Je la choyais, m'enivrais d'elle et nous songions avec

des mots qui n'étaient que couleurs et rythmes. Qui se liaient, se déliaient et enfin seuls, j'ai esquissé, en dépit des embruns que la guerre nous causait, l'horizon pâle de ses yeux mi-clos, aux confins de la chair de ses paupières et de son mystère presque nu devant moi, je me suis agenouillé, remerciant le ciel d'un si fertile désert.

Et sans un mot, j'ai esquissé avec ferveur que la guerre n'atteindrait que mes pairs.

*

Drôle d'amie, ensemble nous
avons remonté le courant de la rivière.
T'en souviens-tu ? Nous avons
écorché nos pieds,
dévalé la plaine et
creusé la terre, nous avons
noyé nos mains
dans ces vieux tissus que le soleil
perçait,
que la sueur alourdissait, ce fut
notre vin,
notre faim, ma chair
s'est nourrie de la tienne
qui de la mienne fit son festin.
Drôle d'amie, enfin,
tu m'a accueilli et ton domaine
intarissable source, je l'ai
dévalée.
J'ai plongé dans tes songes et tu buvais
parmi mes mots
qui se heurtaient, qui s'ignoraient et
tu

courais de l'un à l'autre
qui dansaient sur les flots
entremêlés
de sensations dévalant ta chair
comme poussés par mon souffle.
Il se fraya, t'en souviens-tu ?, son
sinueux courant
vers l'embouchure
de notre vierge azur.

*

J'ai embrassé le Panthéon dans un verre d'eau. Plein de sa propre fortune, sur le désordre d'une table aux maints labeurs, sa splendeur, si elle est toute de lumière, n'est en rien sourde. Je tiens ceci d'une cuillère qui reposait sur le bord de la table et que le soleil, d'un dard, risquait de précipiter au sol ; de laquelle j'ai voulu jouer à faire tinter mon immensité enclose. J'ai voulu boire de sa musique et l'embrasser de mon silence puisque avant cela, toutes mes prières étaient restées vaines. Lèvres blêmes, refermées dans une moue féodale, votre souffle fut vain. Il s'égailla comme une ascèse par le monde. Toutes ses syllabes sont venues se noyer dans les profondeurs de mon verre, dans le plain-chant du tintement de ma cuillère. Inépuisable sphère qui scintille et illumine mon verbe enclos, m'en éblouit et qui

l'emporte au loin, où bon lui semble,
l'arrachant à ses lourdes chaînes. Les
lèvres closes, je regarde mon verre qui
chante et j'en oublie mon estimable
prose.

- Alors, Wagner...

- N'en parlez pas ! Ce fut le pire entre
tous.

*

D'une fenêtre ouverte et qui tourmente
la poussière
fourvoyée dans l'ironie du bois verni
comme une brume dans ton dos
livide et frêle,
d'une corniche
d'où tu jettes une larme sur ces arbres
d'automne.
L'eau tonne et tu protèges ton visage
car, tu le sais, la pluie se nourrit
d'éblouir
et tes doigts chercheront mais sans
doute
un appui sur l'impassible rebord.
Observe en toi
la belle attraction du dehors.

*

Et si tu fais
attention au gel,
un peu comme de la neige tapissant
la frénésie de l'herbe immobile,
belle qui disparaît, belle comme
elle disparaît,
jours et nuit donc.
Tu verras.
Il n'est plus rien autour de toi.
Juste mon souffle vagabond,
ton ventre chaud
et tu te vêtiras de moi et nous serons
ce songe qui comme la neige
harasse l'herbe
étendue, frémissante.

*

Il n'est plus rien qui puisse nous
rattacher à ce monde.
Pas un malheur pour nous atteindre.
Pas une pluie de grêle, si elle
te broie l'intestin
grêle, si
elle déchire ta chair.
A d'autres !

A entendre la radio,
il n'est pas un nuage
mais une pluie d'arpèges.

*

Il fallait que je sorte. Au reflet de la lune dans l'eau, j'abreuvais ma tristesse d'être seul, encore, au sortir d'un cours tardif et ennuyeux. Il n'y avait plus un bus à cette heure et le chemin jusqu'à la gare paraissait pathétique, plongé dans une obscurité humide et froide. Mais je m'étais arrêté à côté de la gare, sur le pont où passait le canal. Je m'étais arrêté stupéfait du reflet de la lune, splendide croissant au tracé idéal, élégant et quelque peu spectaculaire.

*

Si le silence était un son, s'il n'en était même que l'embryon - je m'en emparerais. On connaît des techniques qui se prêtent à cela, de nos jours. Ils captivent les sons, les arrachent au silence dont ils sont issus mais moi, je lui écarterai les jambes et d'une précieuse incise, je lui ôterai son gamin. Le sang m'inonderait le visage. Le chiard se mettrait à hurler mais quoi ? Ce n'est qu'un rêve.

Si le silence s'enfantait, je le ferais brailler et je préserverais ses cris. Faudrait-il que je le torture ? Je ne me gênerais pas. Dans une pièce isolée, je lui composerais mon requiem, le Souffre-Silence et par une nuit vacarmeuse, plus qu'à l'accoutumée, par un jour de fête, je le mutilerais afin qu'il chante. Devant lui, un microphone et derrière, dans l'arrière-salle, un magnétophone à

bande. Des kilomètres de bande magnétique déferleraient avec leurs sifflements stridents et acariâtres sur la ville.

Sur le toit de ma maison, j'ai installé d'incroyables haut-parleurs. Ils sont tournés vers le clair crépuscule et me protégeront des pénibles râles de ce monde.

Je ne suis pas cruel homme à vouloir tourmenter le silence. Il s'y prête si bien, si voluptueusement dans le plus étroit quotidien. On peut être fasciné par la désinvolture de sa soumission : sa chair, on ne parvient à l'étreindre, on embrasse un gouffre béant.

Mais las de son absence, je finirai par douter même de son existence. J'ai travaillé pour avoir ma sotte d'oreille absolue mais, c'est un malheur, je n'entends toujours rien.

*

C'est une piètre histoire qui est survenue dans la journée d'hier. Je venais juste de briser l'écran de mon horloge et j'étais sorti, irrité, n'en pouvant plus de cet oeil insensible et incapable de méditer. J'étais assis sur ce banc, en face de l'église, à frapper ma canette de bière à coups d'aiguille sans mon soucier de suivre un rythme et même enclin à contempler le détail de ce clocher gothique parce qu'il jurait avec l'architecture de la paroisse voisine, beaucoup plus moderne et anguleuse. Je risquais à tout moment de m'endormir mais au déclin du soleil, le clocha explosa furieusement devant moi. La poussière de cloche obscurcit le ciel et se figea, faisant la nuit bien avant l'heure. De plus gros éclats de pierre et de (...)